

Faut-il encore appeler Louise Michel la Vierge rouge ?

Sidonie Verhaeghe

Sidonie Verhaeghe
Faut-il encore appeler Louise Michel la Vierge rouge ?
2021

extrait le 3 septembre 2026 de *Cahiers d'histoire. Revue
d'histoire critique*, n°148

Table des matières

Aux origines du surnom « Vierge rouge » : la dénomination d'une déviance	7
Quand la virginité devient exceptionnalité : de Jeanne d'Arc à Louise Michel	10
Quand l'hétérosexualité est la norme : de Vierge rouge à amoureuse éplorée	14
Conclusion. Ni vierge, ni hétérosexuelle : que faire de la question sexuelle ?	20

qualités sont politiques et qu'elles s'inscrivent dans une pratique anarchiste de la lutte.

À partir du surnom de Vierge rouge, durablement associé à Louise Michel, l'objectif de cet article est de retracer les itinéraires de la question sexuelle dans la célébrité et la postérité de cette figure anarchiste. Trois images constituent le fil directeur : vierge parce que déviante, vierge parce qu'exceptionnelle, vierge parce qu'explorée et endeuillée. Ces différentes représentations de la sexualité (et de la virginité) de Louise Michel révèlent les stéréotypes sociaux autour du rôle des femmes et de leur place dans l'action politique.

Janvier 2021. Isabelle Balkany écrit sur Twitter :

« Le 9 janvier 1905 s'éteignait #LouiseMichel. La femme de culture, d'écriture et de combat, qui séduisit Victor Hugo, repose au cimetière de #Levallois aux côtés de l'homme de sa vie, Théophile Ferré. Selon le vœu de Patrick Balkany, la municipalité entretient leurs caveaux à jamais. »¹

Hormis le fait qu'il provienne de l'élue et militante de droite Isabelle Balkany, ce tweet peut surprendre par la nature de l'hommage qui y est formulé. Louise Michel, la Vierge rouge, serait-elle en fait une séductrice qui a fait succomber Victor Hugo ? Serait-elle cette amoureuse explorée, jamais remise du deuil de celui qui serait resté son grand amour, Théophile Ferré, condamné à mort par le conseil de guerre pour sa participation à la Commune de Paris et fusillé par les Versaillais en novembre 1871 (ce qu'Isabelle Balkany oublie de préciser) ?

Si ces images peuvent surprendre, elles témoignent en réalité de la façon dont se sont construites la célébrité et la postérité de Louise Michel. On trouve au cœur de ce processus un intérêt constant pour sa sexualité, révélé par ce surnom qui lui reste associé plus de cent ans après sa mort : Vierge rouge.

1. Tweet d'Isabelle Balkany, membre de l'UMP puis de LR, condamnée le 9 janvier 2021 à trois ans de prison ferme et dix ans d'inéligibilité pour blanchiment de fraude fiscale aggravée.

Louise Michel naît en 1830 à Vroncourt, en Haute-Marne. Elle devient institutrice sous l'Empire, mais est fermement républicaine (elle refuse de prêter serment à l'empereur). En 1856, elle se rend à Paris, où elle continue d'exercer son métier d'institutrice. Vient la Commune de Paris, à laquelle elle participe, à la fois comme cantinière, infirmière et combattante. Après la Semaine sanglante, elle se rend à l'armée versaillaise qui avait arrêté sa mère à sa place. Elle est condamnée en décembre par le 6^e conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée, et est transportée en Nouvelle-Calédonie. En 1880, le gouvernement vote l'amnistie plénière des communards. Louise Michel revient à Paris en militante anarchiste déterminée, et elle enchaîne les tournées de conférences, est invitée à de nombreux meetings, est l'autrice de nombreux textes littéraires, poétiques et théâtraux. En 1883, elle prend part à une manifestation dite « des ouvriers sans travail » à l'esplanade des Invalides, lors de laquelle des boulangeries sont pillées. Pour cela, elle est condamnée à six ans d'emprisonnement. Elle est libérée en janvier 1886, suite à d'importantes mobilisations en sa faveur. À sa sortie, elle reprend son activité de propagandiste et d'écrivaine. En janvier 1888, lors d'une conférence au Havre, elle est victime d'une tentative d'assassinat par un dénommé Lucas. Deux ans plus tard, après avoir à nouveau été emprisonnée pour appel à la violence, un médecin demande son internement pour cause de folie. Elle fuit alors la France et s'exile en Angleterre. Le 9 janvier 1905, elle meurt à Marseille au cours d'une tournée de conférences. Ses obsèques à Paris réunissent, selon les sources, entre dix mille et cent mille personnes.

Il est difficile de retracer précisément l'historique de ce surnom de « Vierge rouge », associé à Louise Michel de son vivant et qui la suit dans la postérité. Début juin 1881, les journaux annoncent la première livraison d'un livre de Clovis Hugues, militant révolutionnaire, communard et ami de Louise Michel, intitulé *La Vierge rouge*. Rien n'y fait explicitement référence à Louise Michel : ce roman est le récit d'une histoire d'amour pendant la Commune de Paris, met-

gement absente des biographies françaises², qui préfèrent mettre l'accent sur une passion de jeune fille romantique pour Victor Hugo ou sur un amour hétérosexuel tragique avec Théophile Ferré. Les relations intimes que Louise Michel a entretenues avec plusieurs femmes (Paule Minck, Marie Ferré ou Charlotte Vauvelle) sont systématiquement lues sous le signe de l'amitié ou de la sororité. La postérité de Louise Michel évacue systématiquement la potentialité de son homosexualité³.

Quoi qu'il en soit, cette focalisation sur la sexualité de Louise Michel, qu'elle soit vierge ou amoureuse en deuil, témoigne de l'importance de la question sexuelle dans les représentations autour des femmes, militantes, intellectuelles ou artistes. Cette focalisation sur la sexualité (ou plus largement sur l'amour, sur l'engagement sentimental, sur le romantisme et la dévotion passionnée) participe à invisibiliser l'engagement militant, ou au moins à le mettre au second plan. Le surnom de Vierge rouge s'inscrit largement dans cette dynamique, participant à faire de Louise Michel une icône, une allégorie, et favorisant une forme de pacification mémorielle qui se focalise sur ses qualités morales. Cela rend alors possible des appropriations, comme celle d'Isabelle Balkany, qui oublie que ces

2. La question de son potentiel lesbianisme a été soulevée par un médecin allemand, Karl Von Levetzow, dans un article publié dans la revue de Magnus Hirschfeld (considéré comme l'un des fondateurs de la sexologie et des mouvements homosexuels allemands), *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen* en 1905. Cette affirmation a été contestée en 1923 par l'anarchiste américaine Emma Goldman, dans une lettre publiée par la revue. Ce débat a été présenté et développé dans plusieurs études étatsuniennes sur l'histoire des luttes LGBT, posant la question (invisible en France) du lesbianisme de Louise Michel : voir par exemple Terrence Kysack, *Free Comrades. Anarchism and Homosexuality in the United States, 1895-1917*, Chico, AK Press, 2008, p. 133-152.

3. Même si son analyse manque de précision, l'historienne et politiste Marie Marmo Mullaney affirme que les biographes français-es de Louise Michel ont construit l'image de la Vierge rouge, ou insisté sur son amour pour Théophile Ferré, pour « régler » la question de son homosexualité potentielle. Voir Marie Marmo Mullaney, « Sexual Politics in the Career and Legend of Louise Michel », *Signs*, vol. 15, n° 2, 1990, p. 300-322.

Conclusion. Ni vierge, ni hétérosexuelle : que faire de la question sexuelle ?

En 2005, pour le centenaire de sa mort, Élisabeth Claude, membre de la commission Femmes de la Fédération anarchiste, publie dans la rubrique « mémoire » du Monde libertaire une double page consacrée à Louise Michel et intitulée « Ni Vierge, ni Rouge¹ ! ». Elle se demande si celles et ceux qui se focalisent sur la sexualité de Louise Michel « se préoccupent [...] des amours de Vallès, des rages de dents de Kropotkine ou de la coupe de cheveux de Pouget ». Elle affirme qu'il est bien plus intéressant et nécessaire « de se souvenir et de parler [de Louise Michel] comme personne et comme militante, car sa vie et ses engagements nous apportent encore des arguments pour nos luttes d'aujourd'hui ». Son article est construit autour de quatre points, qui correspondent à quatre aspects de la vie de Louise Michel qui « dérangent » : « Une petite fille dont la curiosité dérangeait », « Une institutrice dont les méthodes dérangeaient », « Une déportée dont la solidarité dérange », « Une femme dont le célibat dérange ». Elle réaffirme ainsi le potentiel subversif de ses choix de vie, de son engagement pédagogique et de ses actions politiques. Elle se demande alors « si elle était tout simplement "queer" » et évoque la possibilité de sa relation lesbienne avec Charlotte Vauvelle, une militante anarchiste qui habita avec Louise Michel de 1891 à 1905 et qui fut son exécutrice testamentaire. La question du potentiel lesbianisme de Louise Michel est en effet très lar-

1. Le Monde libertaire, 23 décembre 2004 au 16 février 2005.

tant en scène Valérie des Artèmes (la « vierge rouge »). Les premières appellations de Louise Michel en Vierge rouge datent de presque un an après la sortie du livre de Clovis Hugues. Mais les références à sa virginité s'exprimaient déjà sous d'autres formes : avant de devenir la Vierge rouge, elle était déjà « vierge de la Commune² », « pucelle de Belleville³ », ou « vierge au pétrole⁴ ».

Le surnom de Vierge rouge, devenu rapidement un véritable label de célébrité, se perpétue dans la postérité et permet une appropriation facile de la figure de Louise Michel. Les titres des ouvrages qui lui sont consacrés en témoignent : on pense à la biographie écrite par la professeure et militante communiste Irma Boyer en 1927, préfacée par Henri Barbusse et intitulée *La Vierge rouge, Louise Michel*⁵, celle du journaliste et théoricien libre-penseur et anarchiste André Lorulot, intitulée *Louise Michel, la Vierge rouge* en 1930⁶, celle de l'universitaire féministe Xavière Gauthier en 1999, *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel*⁷, ou encore le roman graphique de Mary M. Talbot et Bryan Talbot en 2016⁸. La question de la virginité de Louise Michel connaît ainsi une véritable stabilité dans la postérité.

On peut dire que l'accent mis sur la virginité fonctionne comme un « marquage » de la figure de Louise Michel. Qu'elle soit « sainte » ou « vieille fille », elle est toujours,

2. Le Figaro, 23 mars 1881, p. 5 ; Le Gaulois, 27 mars 1881.

3. Le Tintamarre, 30 avril 1882.

4. Le Gaulois, 30 avril 1882.

5. Irma Boyer, « La Vierge rouge ». Louise Michel, Paris, André Delpeuch, 1927.

6. André Lorulot, *Louise Michel, la Vierge rouge*, Paris, Éditions de l'Idée libre, 1930.

7. Xavière Gauthier, *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel*, Paris, Éditions de Paris, 1999.

8. Mary M. Talbot et Bryan Talbot, *Louise Michel. La Vierge Rouge*, Paris, Vuibert, 2016. Initialement écrit en anglais et également traduit en espagnol, cela donne un indice de la circulation internationale de ce surnom, l'une et l'autre des éditions ne mentionnant même pas le nom de Louise Michel en couverture : *The Red Virgin and the Vision of Utopia*, Londres, Jonathan Cape, 2016 ; *La Virgen Roja*, Barcelone, Ediciones La Cúpola, 2016.

par sa virginité, en-dehors de la sexualité légitime, normale et normée. Dès lors, l'objectif de cet article est de retracer les itinéraires de la question sexuelle dans la célébrité et la postérité de Louise Michel autour de trois images : vierge parce que déviante, vierge parce qu'exceptionnelle, vierge parce qu'explorée et endeuillée. Ces différentes représentations de la sexualité (et de la virginité) de Louise Michel révèlent les stéréotypes sociaux autour du rôle des femmes, mais elles produisent aussi de l'illégitimité politique. Non seulement affirmer la virginité de Louise Michel (par le seul fait qu'elle ne s'est pas mariée ni n'a eu d'enfants) postule son hétérosexualité, mais les raisons qui en sont données lui refusent la possibilité de la subversion : le célibat choisi (et politiquement justifié⁹) de Louise Michel devient solitude subie. Ces images témoignent ainsi d'un refus d'accorder aux femmes une parole sur leurs choix de vie, sur leur intimité, sur leur sexualité.

9. Elle a en effet exposé des raisons politiques à son refus du mariage et de la maternité. Ainsi, par exemple, peut-on lire dans ses Mémoires : « Partout la lutte est engagée. Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine. En attendant, la femme est toujours, comme le disait le vieux Molière, le potage de l'homme. Le sexe fort descend jusqu'à flatter l'autre en le qualifiant de beau sexe. Il y a fichtre longtemps que nous avons fait justice de cette force-là, et nous sommes pas mal de révoltées, prenant tout simplement notre place à la lutte, sans la demander. Vous parlementeriez jusqu'à la fin du monde ! Pour ma part, camarades, je n'ai pas voulu être le potage de l'homme, et je m'en suis allée à travers la vie, avec la vile multitude, sans donner d'esclaves aux Césars » – autrement dit : ne pas faire des enfants qui seront ensuite gouvernés et dominés – (Mémoires, Bruxelles, Tribord, 2005, p. 120-121).

son idole¹⁵ », le n signifierait donc « non », comme le prouverait une lettre de Louise Michel envoyée à Victor Hugo en septembre 1870, vraisemblablement le lendemain de leur rencontre, où elle écrit : « Enjolras vous demande pardon de sa hardiesse d'hier et de celle d'aujourd'hui. [...] Maître, êtes-vous bien fâché contre moi¹⁶ ? » Néanmoins, un journaliste breton, Yves Murie, se revendique aujourd'hui de la descendance directe de Victor Hugo et de Louise Michel, alimentant les polémiques. Il publie deux livres à ce sujet, dont la diffusion reste relativement confidentielle : le premier en 1999 en auto-édition (*Victorine. Le grand secret de Louise Michel*), le deuxième en 2002 aux éditions L'Harmattan (*L'enfant de la Vierge rouge*).

15. Xavière Gauthier, dans : Louise Michel, Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale, 1850-1904, Paris, Les Éditions de Paris, 1999, p. 37.

16. Lettre de Louise Michel à Victor Hugo, septembre 1870.

récentes éditions successives de ses textes, par exemple, la dimension théorique de ses écrits est très peu mise en avant (voire absente), lui préférant la puissance poétique, le lyrisme, qui permettraient de dévoiler la femme et l'écrivaine que serait Louise Michel¹⁰.

Plus étonnant, les relations entre Louise Michel et Victor Hugo vont elles aussi faire l'objet de débats historiographiques. En 1850, à vingt ans, Louise Michel envoie une première lettre au poète. Elle lui écrira ensuite plusieurs courriers, où elle lui exprime son admiration, demande son avis sur sa poésie et lui raconte son quotidien¹¹. Aucune des réponses de Hugo n'ont été conservées, mais Louise Michel affirme qu'« Il [lui] répondait de l'exil comme il [lui] avait autrefois répondu de Paris, à [son] nid de Vroncourt et à [sa] pension de Chaumont¹² ». Il semble que Louise Michel et Victor Hugo se soient rencontrés pendant l'automne 1851, puis une seconde fois en septembre 1870. Les Carnets intimes de Victor Hugo font état de cette deuxième rencontre, les 13 et 18 septembre 1870. Le 13, Victor Hugo indique : « Vu Enjolras (L. Michel) n »¹³. Une interprétation oppose les biographes de Victor Hugo à celles de Louise Michel : pour les premiers (comme Henri Guillemin¹⁴), ce n'est pas à proximité de nombreux prénoms féminins signifierait « nue » ; pour les deuxièmes, telles Édith Thomas ou Xavière Gauthier, il est inimaginable que Louise Michel « ait pu accepter de figurer sur la liste des achats de chair de

10. Pour une analyse détaillée du travail éditorial autour des textes de Louise Michel et des enjeux qui le sous-tendent, voir : Sidonie Verhaeghe, « Une anarchiste romantique ? Socio-histoire de l'édition des textes de Louise Michel », COnTEXTES. Revue de sociologie de la littérature [en ligne], 2021 (à paraître).

11. Ces courriers ont été rassemblés par Xavière Gauthier dans : Louise Michel, *Lettres à Victor Hugo (1850-1879)*, Paris, Mercure de France, 2005.

12. Louise Michel, *Mémoires*, Bruxelles, Tribord, 2005, p. 89.

13. Le surnom utilisé par Louise Michel, au moins jusqu'au procès de la Commune, pour signer ses articles et ses poèmes, est effectivement Enjolras, un personnage des *Misérables*.

14. Voir Henri Guillemin, *Victor Hugo et la sexualité*, Paris, Gallimard, 1954.

Aux origines du surnom « Vierge rouge » : la dénomination d'une déviance

Ce sont d'abord les opposants de Louise Michel qui, de son vivant, insistent sur sa virginité. Puisqu'elle ne s'est pas mariée et n'a pas eu d'enfant, donc puisqu'elle n'a pas endossé le rôle social, considéré comme naturel, de l'épouse et de la mère, elle devient « contre-nature ». Le journaliste et écrivain Alfred Barbou affirme ainsi qu'« aucun tressaillement n'agita son flanc virginal ; c'est pas de la chair, c'est du marbre¹ ». Les discours sur la virginité de Louise Michel accompagnent ceux sur son indifférenciation sexuelle. Elle ne serait pas une « vraie femme », comme l'atteste l'étrangeté de son physique : « La figure est quelque peu masculine. Le nez fort a une ligne brisée d'un caractère énergique. La lèvre supérieure porte un duvet noir assez accusé² ». Cette masculinité du corps de Louise Michel est liée à l'affirmation de sa laideur :

« Le visage est osseux et pointu ; le teint jaunâtre et bilieux ; elle est pâle, soit que le régime de Saint-Lazare ait décoloré ses traits, soit que la colère et l'émotion fassent affluer le sang au cœur. La bouche est proéminente ; les yeux brillent parfois d'un éclair de haine, puis reprennent leur expression de suprême dédain. Le geste est quelque peu désordonné. La voix

1. La Presse, 18 janvier 1881.

2. Le Figaro, 10 novembre 1880.

porte bien, mais le timbre désagréable, traînard et monotone, déplaît à la longue. Louise Michel n'est pas seulement laide, elle est repoussante. »³

Insister sur la virginité de Louise Michel permet de mettre en place toute la rhétorique antiféministe qui transforme les féministes en créatures asexuées, laides, aigries, hystériques, folles. S'arrêter sur le corps des femmes militantes, sur leurs pratiques, leur intimité, est un outil pour disqualifier leur engagement, pour délégitimer leur parole. Toutes ces dimensions s'articulent au surnom de Vierge rouge. Henry Fouquier, républicain plutôt conservateur, écrit :

« "Ce n'est pas une femme", entends-je dire de tous côtés à propos de Louise Michel, "c'est un dragon, c'est une enragée". Hé ! Que non ! C'est une femme, très femme. C'est, des pieds à la tête, un être de sentiment et d'instinct. Une bonne femme peut-être, au fond, mais qui a versé dans la folie furieuse. Elle n'est pas jolie et on dit qu'elle est vierge. Mauvaise affaire pour la raison ! Virginité est mère de démence. Comme, dans nos ménages, nous faisons tourner une barrique de vin avec un verre de vinaigre, la virginité fait tourner la vertu en aigreur. »⁴

Plus encore, puisque Louise Michel est laide, elle ne plairait pas aux hommes et déplacerait donc sa frustration sexuelle sur la lutte politique. Un contributeur de La Petite Gazette affirme :

« Voyez-vous, à cette âme ardente et dévoyée, qui ne sait que faire de son immense besoin d'affection, il eût fallu le mari qui occupe le cœur et les enfants qui consolent de tout. Louise Michel mariée, nous avions une "Grande citoyenne" de

3. Le Constitutionnel, 23 juin 1883.

4. Gil Blas, 5 juin 1883.

tialiste⁷. Ce cadre d'interprétation est notamment porté par Xavière Gauthier, longtemps reconnue comme l'une des principales spécialistes de Louise Michel. Sa grille de lecture acquiert une importante visibilité politique et médiatique. Dans la revue culturelle Lunes, qui « n'est pas une revue féministe pure et dure mais plutôt un carrefour où hommes et femmes se retrouvent pour évoquer ce qui tantôt les rapproche, tantôt les oppose et en tout cas fait la spécificité des femmes⁸ », Xavière Gauthier pose les jalons de son interprétation de la figure de Louise Michel :

« Au-delà du mythe, une femme apparaît. [...] Ses lettres exaltées, enflammées, nous révèlent une "vierge rouge" amoureuse, qui rêve de noces de sang et de martyr partagé. [...] De la sentimentale dolente et blessée, on parviendra à la belliqueuse provocatrice que nous connaissons bien. »⁹

Ce cadrage, qui valorise ses qualités dites féminines (la bonté, l'abnégation totale, la passion du dévouement) et construit l'exceptionnalité de Louise Michel à travers sa virginité, produit un classement sexué de l'engagement et de la compétence politiques. Ce sont les dimensions symboliques et morales de Louise Michel qui sont valorisées, davantage que son rôle politique et idéologique. Dans les

7. « Les féministes différentielistes proposaient [...] une interprétation nouvelle, positive, de la différence de genre. Les femmes étaient, selon elles, réellement différentes des hommes, sans que cette différence soit le signe d'une quelconque infériorité. Pour certaines, cependant, les femmes, nourricières et pacifiques, étaient moralement supérieures aux hommes, militaristes et adeptes de la compétition. D'autres encore préféraient ne plus parler en termes d'infériorité ou de supériorité, mais reconnaître deux "voix" différentes, de valeur équivalente, et revendiquer une écoute respectueuse de la voix de la femme. Dans les deux cas, la différence de genre était considérée comme réelle et profonde, elle était la différence la plus fondamentale entre les humains » (Nancy Fraser, traduite par Marie Ploux, « Multiculturalisme, anti-essentialisme et démocratie radicale. Genèse de l'impasse actuelle de la théorie féministe », Cahiers du Genre, 2005/2, n° 39, p. 32-33).

8. Marie-Agnès Mesnard, « Lunes », La Revue des revues, n° 25, 1998.

9. Xavière Gauthier, « Une autre Louise Michel. Lettres inédites de la prison d'Auberive », Lunes. Réalités, parcours, représentations de femmes, n° 5, octobre 1998, p. 31-40.

que telle, dont elle invite à relativiser l'importance. Pour elle, le moteur et le modèle explicatif de son engagement est la passion. C'est sa passion amoureuse pour Théophile Ferré qui l'amène à s'accabler de toutes les responsabilités devant les tribunaux versaillais, afin d'être condamnée à mort avec lui. L'autrice affirme qu'après l'exécution de Ferré, Louise Michel « ne désire plus que la mort [...]». Louise n'est plus qu'une femme désespérée, humaine, trop humaine ». Elle tient tête aux tribunaux « non pour elle-même », dit Édith Thomas, « mais pour être digne de la cause que Ferré et elle défendirent en commun³ ». Plutôt que ses convictions politiques, c'est donc sa passion pour Ferré qui apparaît comme déterminante dans la persévérance militante de Louise Michel : « Rester digne de cet homme, lui obéir, elle qui ne voulait se plier devant personne, c'est tout ce qui lui reste⁴ ». L'historien communiste Pierre Durand, journaliste à l'Humanité, reprend et appuie cette représentation d'une Louise Michel passionnée et romantique : il est l'auteur de deux biographies, intitulées *Louise Michel ou la révolution romantique* (publiée l'année suivant l'ouvrage d'Édith Thomas) et *Louise Michel, la passion*⁵.

Ce cadrage de la passion s'inscrit plus largement dans les représentations autour de la bonté, de la charité et des vertus morales de Louise Michel (appelée aussi parfois « la bonne Louise⁶ »). Ce schème interprétatif trouve, dans les années 1970, une place prépondérante en étant investi par des autrices qui défendent une posture féministe différen-

moins et une bonne mère de famille de plus et nous ne perdions pas au change. »⁵

Ce serait donc parce que Louise Michel n'a pas pu prendre soin d'une famille et d'un mari qu'elle se serait tournée vers l'action militante et la lutte révolutionnaire, qui lui offrait la possibilité d'épandre son affection. On trouve encore le même type de discours dans un article du *Matin* quelques jours après la mort de Louise Michel :

« Qui pourrait dire l'influence que son physique exerce sur les destinées d'une femme? [...] Imaginez-la radieuse de beauté, traînant après elle tous les cœurs, entourée d'hommages. [...] Mais laide au point de décourager l'amour, il y a eu chez elle inversion de sentiments tendres, et elle a appliqué à la collectivité les trésors d'affection qui résidaient en elle. »⁶

L'enjeu est de mettre en avant la versatilité des engagements de Louise Michel. Ce ne serait pas par conviction qu'elle est devenue révolutionnaire, mais par dépit. Associer l'antisocialisme au sexisme permet alors de donner une explication à la double déviance de Louise Michel, en tant que femme militante et en tant qu'anarchiste, une explication qui l'assigne à sa condition de femme autant qu'elle en fait une créature inclassable et indéfinissable : sa laideur et sa virginité. Utilisé par ses opposants, le surnom de Vierge rouge permet ainsi de discréditer, diffamer et calomnier Louise Michel, afin de disqualifier à la fois les revendications féministes et la lutte révolutionnaire⁷.

3. Édith Thomas, *Louise Michel ou la Velléda de l'anarchie*, Paris, Galimard, 1971, p. 131.

4. Ibid., p. 143.

5. Pierre Durand, *Louise Michel ou la révolution romantique*, Paris, Livre Club Diderot, 1972; Pierre Durand, *Louise Michel, la passion*, Paris, Messidor, 1987.

6. Je retrace toute la trajectoire de la figure de Louise Michel, depuis la Commune de Paris jusqu'à la période récente, dans : Sidonie Verhaeghe, *Vive Louise Michel! Célébrité et postérité d'une figure anarchiste*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021 (à paraître).

5. *La Petite Gazette*, 8 février 1886.

6. *Le Matin*, 26 janvier 1905.

7. J'ai développé la façon dont les discours antiféministes travaillent la figure de Louise Michel dans : Sidonie Verhaeghe, « De la réaction antiféministe aux rhétoriques protomasculinistes : le traitement de Louise Michel dans la presse française à la fin du XIXe siècle », dans Francis Dupuis-Déri et Diane Lamoureux (dir.), *Les Antiféminismes. Analyse d'un discours réactionnaire*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2015, p. 19-35; et Sidonie Verhaeghe, « Louise Michel, féministe : analyse d'une opération de qualification politique aux débuts de la IIIe République », *Le Temps des médias*, n° 29, 2017, p. 18-32.

Quand la virginité devient exceptionnalité : de Jeanne d’Arc à Louise Michel

Si la déviance sexuelle de Louise Michel est utilisée comme une stratégie d’opposition politique au féminisme et au socialisme, sa virginité va également devenir un moyen d’affirmer son exceptionnalité politique.

C’est le sens des comparaisons entre Louise Michel et Jeanne d’Arc, dont les premiers usages viennent des militants révolutionnaires. Dès 1879, le journal *La Rue*, fondé par Jules Vallès, publie un long article biographique sur Louise Michel. L’auteur ouvre son article en affirmant : « Oui, Louise Michel – notre Jeanne d’Arc, à nous – est un homme de combat ! Cette sœur de charité laïque est aussi un frère d’armes¹ ». Dans cet article, Louise Michel est certes une femme, par ses qualités considérées comme féminines (l’image de « sœur de charité laïque » lui sera durablement associée), mais elle accède au masculin par le fait d’être une combattante et une militante révolutionnaire, autrement dit par son action politique. La comparaison entre Jeanne d’Arc et Louise Michel met en lumière cette dualité, l’une et l’autre apparaissant comme un « ange sans sexe du sacrifice² ». Cette comparaison est largement utilisée par les poètes. En 1885, l’anarchiste Achille Le Roy publie un texte dans le journal *La Question sociale*, où Louise Michel est présentée comme la « Jeanne d’Arc moderne » et

le teint ardent jusqu’à la couperose, la bouche large toujours prête à s’ouvrir pour la clameur et les yeux brûlants sous son front mouvant comme un ciel de tempête. Elle ressemble à un alchimiste devenu fou, au docteur Miracle des Contes fantastiques d’Hoffmann, et, surtout, à Liszt avec son extraordinaire chevelure de pianiste effréné, des mèches affolées qui tombent comme une averse sur sa page quand elle écrit et se déchaînent, autour de sa figure, en une carmagnole furibonde quand elle s’exaspère et rugit. »

Louise Michel devient ici le porte-drapeau d’une cause, mais son engagement est passionné, sacrificiel : « La Caisse des grèves ! Sa seule pensée ! Sa seule sollicitude ! L’unique passion de sa vie ». Elle est « cette créature grande comme le sacrifice », qui s’est donnée corps et âme à la lutte politique, oubliant la passion romantique pour celle de la lutte.

Le renoncement au mariage et à la maternité (donc, semble-t-il, le renoncement au statut de femme, qui ne serait par essence possible que dans la famille) devient un sacrifice. On va alors observer un glissement progressif des représentations de la virginité : à l’image de l’exceptionnalité sexuelle va se substituer celle de l’amoureuse éplorée qui, d’une certaine manière, fait écho aux représentations originelles de la frustration sexuelle. Deux éléments vont revenir de façon récurrente : son prétendu amour pour Théophile Ferré, dont le meurtre par les Versaillais après la Commune de Paris constituerait une rupture dans la vie de Louise Michel, et les interrogations sur la nature de la relation entre Louise Michel et Victor Hugo.

En 1971, Édith Thomas publie une biographie de Louise Michel. Démissionnaire du Parti communiste, elle cherche à rompre avec la mythologie construite par le parti. Pour cela, elle va construire une vision du personnage plus complexe et développer une analyse à la croisée des perspectives psychologiques et sociologiques. Ce qui constitue pour Édith Thomas le point de basculement de l’existence de Louise Michel, ce n’est pas la Commune de Paris en tant

1. *La Rue*, 14 novembre 1879.

2. *Idem*.

Quand l'hétérosexualité est la norme : de Vierge rouge à amoureuse éplorée

Ainsi, les discours sur l'exceptionnalité de Louise Michel répondent à ceux de la déviance, la figure de l'« ange sans sexe » répond à celle de « troisième sexe¹ ». Ces images perdurent après sa mort et participent à construire sa postérité. Un exemple : en 1926, le romancier Gustave Guiches publie ses mémoires romancées sous le titre *Le Banquet*. Dans l'une des parties, il propose de faire un « petit voyage circulaire autour de la littérature féminine ». Il rencontre donc Louise Michel et en propose une présentation métaphorique². Louise Michel est représentée en drapeau noir, la personne et l'objet se confondent : « J'entre et j'ai, devant moi, dans cette lugubre tranchée de combat et de misère, planté droit et farouchement rigide, le drapeau noir enroulé sur sa hampe. C'est Louise Michel ». La métaphore est filée au long des quatre pages qui lui sont consacrées : « Le drapeau noir s'anime. Il devient un être spectral, lui aussi, qui vit et qui parle. [...] Le drapeau noir s'est cassé en deux. Elle aussi s'est assise. Même ainsi, elle est grande ». La réification de Louise Michel participe de sa désexualisation :

« Rien sur sa personne ne révèle la femme. Le torse est viril, la poitrine plate, le visage osseux,

1. Dans son essai, Yvonne Knibiehler montre ces différentes facettes des représentations sociales de la virginité : Yvonne Knibiehler, *La Virginité féminine. Mythes, fantasmes, émancipation*, Paris, Odile Jacob, 2012.

2. Gustave Guiches, *Le Banquet*, Paris, Éditions Spes, 1926, p. 151-154.

comme une « Jeanne d'Arc socialiste ». En 1886, Verlaine fait de Louise Michel une « presque Jeanne d'Arc » dans sa *Ballade en l'honneur de Louise Michel*.

Ainsi, même si les socialistes n'utilisent pas, à quelques exceptions près, le surnom de Vierge rouge avant la mort de Louise Michel, cet accent mis sur sa virginité, par l'intermédiaire de la comparaison avec Jeanne d'Arc, souligne l'importance de la question sexuelle dans la construction de son exceptionnalité révolutionnaire. Faire de Louise Michel un être détaché des réalités du quotidien, loin de l'insignifiante normalité d'une vie de femme, permet d'en faire une allégorie. Alors que les opposants font de l'engagement de Louise Michel le résultat de sa frustration sexuelle, les discours révolutionnaires s'attachent plutôt à voir dans l'extraction de la matérialité sexuelle et familiale la condition de son héroïsme et de son abnégation militante. Ce qui n'est pas spécialement remarquable pour un homme (l'engagement total dans la lutte politique) devient exceptionnel pour une femme.

On trouve cette idée sous la plume du romancier populaire Félicien Champsaur, républicain à tendance socialiste, dans *Les Contemporains*. Ce journal, publié de façon hebdomadaire entre décembre 1880 et décembre 1881, illustré par le caricaturiste Alfred Le Petit, consacre chacun de ses numéros à une personnalité publique. Dans le troisième numéro, sur Louise Michel, Champsaur déclare :

« Faite pour aimer, étant femme, au lieu de suivre la série ordinaire, de chérir sa poupée, son amant, son mari, ses enfants, son toutou et Dieu, elle aime ses chats et le peuple. Elle aime en général et non en particulier. L'amour pour Louise Michel s'appelle le socialisme. »

Les traits de son physique, considérés comme masculins, comme laids, deviennent alors une marque non plus de déviance, mais de grandeur. Laurent Tailhade, militant antimilitariste, proche de l'anarchisme, écrit à la mort de Louise Michel :

« Un visage aux traits masculins, d'une laideur de peuple, creusé à coups de hache dans le cœur d'un bois plus dur que le granit, masque d'Euménide éclairé par les plus beaux yeux du monde, par des yeux de tendresse et de limpidité, un front ovale, de poète ou de prophète, et, rudement implanté sur les tempes viriles, un bandeau pesant de cheveux gris; une tête énergique, malgré la patte d'oie ouverte aux commissures des paupières et l'entrelacs de rides que le temps burina, telle apparaissait, au déclin de son âge, celle que les gazettes capitalistes nommaient "la Vierge rouge", ses amis "la bonne Louise", Clémence-Louise Michel, bâtarde glorieuse d'un obscur hobereau champenois, le marquis de Vroncourt.

Cependant, le manque de jeunesse et de beauté, au contraire qu'il dégradât le style de cette noble figure, en exaltait le caractère signalétique, la superbe et douloureuse personnalité. Ce que les peintres du monde, les chroniqueurs de salon ne manqueraient pas de trouver hideux, s'exagérerait par l'effort des ans. C'étaient des traits excessifs dans la manière de Zurbaran ou d'Herrera le Vieux. Laideur, certes, mais laideur à la Mirabeau, à la Rienzi, à la Danton, laideur qui subjuguait les foules, tant elle s'éclaircissait d'esprit, au rayonnement de la flamme intérieure, tant elle brille de génie et de bonté. »³

Ce qui fait ici l'exceptionnalité de Louise Michel, ce n'est donc plus son corps déviant, comme dans les rhétoriques antiféministes et antisocialistes, mais c'est son incorporéité, son absence d'ancrage corporel et matériel. Cette déssexualisation du corps de Louise Michel, par sa masculinisation⁴, va rendre possible une nouvelle incarnation :

3. Le Prolétaire, cité par L'Aurore, 10 janvier 1905.

4. C'est parce que le masculin est considéré comme le neutre universel que ses traits dits virils deviennent asexués.

celle du corps populaire. On voit ici à quel point l'image du peuple est masculine : pour l'incarner, Louise Michel doit sortir de la matérialité corporelle de la féminité. La militante anarchiste et féministe Séverine écrit en 1893 dans ses Pages rouges que Louise Michel « est disgraciée comme la misère, décharnée comme la faim, dés sexuée comme la douleur⁵ ».

Alors que dans le dernier tiers du 19e siècle les femmes sont systématiquement renvoyées à leur corps considéré comme faible et fragile, à leurs instincts et à leurs émotions, la figure allégorique de Louise Michel s'appuie sur sa virginité pour construire une distance avec son corps. On voit se jouer à travers l'allégorisation de Louise Michel la transition d'un symbolisme révolutionnaire qui met en scène une nudité émancipée (comme dans la Liberté guidant le peuple de Delacroix, traduit en La Commune. Louise Michel sur les barricades par Théophile-Alexandre Steinlen en 1885⁶) vers la déssexualisation prolétaire du réalisme socialiste. L'exceptionnalité du corps de Louise Michel tient dans sa transfiguration en corps populaire, puisque, comme l'affirme à nouveau Séverine à la mort de Louise Michel : « Le peuple se mirait en elle, comme en une glace au tain terni, craquelé, un miroir de pauvre ! Il y retrouvait, y reconnaissait sa propre image, l'attitude de ses pensées, la physionomie de ses rêves⁷ ! ».

5. Séverine, Pages rouges, Paris, H. Simonis Empis, 1893.

6. Et dont on retrouve d'étranges résurgences aujourd'hui, comme dans le tableau de MicaB intitulé « Louise Michel aujourd'hui » (octobre 2020) et utilisé pour présenter le colloque « Il y a 150 ans la Commune de Paris », organisé par la CNT-RP et le groupe Commune de Paris de la Fédération anarchiste en 2021.

7. Séverine, « Nécrologie », Revue universelle, 1905.